

Emilie du chatelet



Qui est Emilie du Chatelet ?

Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet est née le 17 décembre 1706 à Paris et morte le 10 septembre 1749.

Elle est la fille aînée de Louis Nicolas Le Tonnelier, baron de Breteuil officier introducteur des Ambassadeurs à la Cour de Louis XIV, et de Gabrielle-Anne de Froulay ; elle grandit avec ses frères, dont Charles-Auguste (1701-1731), baron de Preuilly⁶ et Élisabeth-Théodose Le Tonnelier de Breteuil qui sera aussi connu comme l'abbé de Breteuil

Elle doit à son père une éducation qui n'est alors que rarement dispensée aux filles. Il fait venir pour elle des précepteurs, comme il l'avait fait pour ses deux fils aînés. Lui-même lui enseigne le latin et, douée pour les études, elle apprend également le grec ancien⁷ et l'allemand. Elle apprend aussi différentes langues étrangères, les mathématiques, mais aussi la danse, le théâtre, la gymnastique,

à monter à cheval, entre autres ; dès ses douze ans, elle sait lire couramment l'allemand, l'anglais, le grec et le latin⁷. Douée aussi pour la musique, elle apprend à jouer du clavecin ; aimant la danse et le théâtre, qu'elle pratique en amateur, elle aime aussi chanter l'opéra. Elle s'intéresse également à la philosophie naturelle, ce qui correspond aux sciences, et elle aimait particulièrement les mathématiques.

Dès sa jeunesse, elle a le goût de l'étude, privilégiant les domaines scientifiques⁹. Elle souhaite comprendre l'univers et ce qui le régit⁷. Elle poursuivra notamment l'étude des mathématiques et de la physique en prenant des cours auprès de savants de renom et en lisant les ouvrages majeurs de physique⁷.

Elle épouse le 20 juin 1725 le marquis Florent Claude du Châtelet 1695-1765⁶, seigneur de Villethierry¹⁰. Celui-ci a trente ans et elle dix-neuf. Elle vit quelque temps à Semur-en-Auxois, dont son époux est gouverneur⁸

Son grand amour : Voltaire



Voltaire, dès 1714, fréquente la maison de ses parents et peut-être a-t-il remarqué la jeune fille.

En 1733, les chemins de Voltaire et d'Émilie se croisent de nouveau. Dès le premier instant, elle sait l'étonner et l'intéresser. Ainsi, le philosophe est charmé par son esprit et sa beauté.

Bien que la jeune femme soit mariée à Florent-Claude, Marquis du Châtelet et mère de trois enfants, Voltaire et Émilie entament une liaison.

Le Marquis s'y résout rapidement et autorise même le jeune couple à vivre à Cirey, dans le château familial.

Dès 1735, Émilie et Voltaire se consacrent entièrement l'un à l'autre.

Cette dernière veille sur le philosophe et instaure une discipline de vie tournée vers l'étude.

De 1735 et 1740, ils vivent dans la même passion intellectuelle et accèdent à une communion de l'esprit : Voltaire satisfait un désir de retraite studieuse en vivant avec Émilie à Cirey.

En ces lieux, ils connaissent enfin la paix propice à leurs travaux. La conquête de son amante répond à une mutuelle ambition et à des fantasmes de gloire.

Émilie traduit des textes majeurs en anglais, compose des dissertations pour le prix de l'Académie des Sciences, et poursuit surtout avec frénésie la traduction et le commentaire des *Principes mathématiques* de Newton.

Voltaire s'initie aux sciences sans pour autant délaisser la poésie et le théâtre. Il approfondit ses réflexions philosophiques et concourt lui aussi au prix de l'Académie des Sciences.

Le philosophe se plaît à surnommer sa maîtresse, « la Divine Émilie » ou encore « Madame Pompon-Newton » en référence à sa coquetterie et ses travaux sur le mathématicien.

Leur quasi-solitude effraie leurs contemporains. En effet, leur vie en autarcie, uniquement entrecoupée de visites, génère des tensions.

Afin d'échapper à cette ambiance, Voltaire multiplie les séjours hors de Cirey.

Mais les séparations sont toujours pénibles pour Émilie.

Et inexorablement, leur liaison se dégrade. Voltaire s'exaspère des exigences passionnées, possessives d'Émilie.

Et bien qu'il ne subsiste rien de leur correspondance amoureuse, le *Discours sur le Bonheur d'Émilie* se fait l'écho intime de leur échec amoureux.

Du bonheur de l'amour triomphant à la nostalgie d'une liaison finissante

Voltaire et Émilie ne peuvent se résoudre à une rupture. Ainsi, ils continuent leur vie commune à Cirey, en Lorraine.

Dès 1744, Voltaire entame une relation amoureuse avec sa nièce, Madame Denis, mais refuse pour autant de quitter Émilie avec qui il a éprouvé le bonheur de l'amour triomphant avant la nostalgie d'une liaison finissante.

En 1748, c'est au tour d'Émilie de s'éprendre pour le Chevalier Saint-Lambert. Elle tombe enceinte de son amant et choisit d'accoucher en Lorraine, au château de Cirey.

Voltaire, par amitié, choisit de l'accompagner.

Jusque dans les derniers jours de sa grossesse, Émilie poursuit l'achèvement de sa traduction des écrits de Newton. Malheureusement, ses efforts inconsidérés l'épuisent.

Le 4 septembre 1749, elle met au monde une fille. Émilie décède six jours plus tard de fièvres postnatales. Voltaire, accablé, recherche le réconfort auprès de ses amis et de sa nièce.

Après la mort d'Émilie, le philosophe la célèbre dans plusieurs épîtres, des dédicaces, des odes...

Voltaire parle de sa défunte maîtresse en ces termes :

« Je ne regrette point une maîtresse. Je regrette un ami et un grand homme » ou encore

« Je n'ai point perdu une maîtresse, j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vu naître ».

Après avoir couru les fêtes et les bals, si en faveur à son époque, elle a partagé avec Voltaire une retraite tranquille dans son château de Cirey, en Haute-Marne. Tous deux travaillaient côté à côté, partageaient leurs réflexions autour des repas et bornaient leur société à quelques proches. Souvent interrompu par les exils et les voyages de Voltaire, ce tête-à-tête représente alors un idéal émergent. Rousseau sera son chantre le plus vêtement - et le plus paradoxal.

Son œuvre

La marquise du Châtelet consacrera les cinq dernières années de sa vie, de 1745 à 1749, à la réalisation d'un projet éditorial et scientifique ambitieux : la traduction des *Principia mathematica* de Newton en français l'accompagne.

Qui est Newton ?



Isaac Newton (1642-1727) est un physicien, philosophe, astronome, et mathématicien anglais, considéré comme l'un des plus grands scientifiques de tous les temps. Newton a formulé des lois sur la gravitation universelle et sur les corps en mouvement. Ces lois fondamentales expliquent de quelle façon les objets se déplacent sur terre comme dans les airs. Il a fondé l'optique moderne, étudié le comportement de la lumière, et a construit le premier télescope à miroirs.

La chute d'une pomme l'amena à penser que la force d'attraction gravitationnelle agissant sur la pomme devait être la même que celle qui

agissait sur la Lune. Newton croyait que cette force, bien qu'affaiblie par la distance, maintenait la Lune sur son orbite.

Newton conçut une équation pour vérifier ses idées sur la gravitation. Cette équation s'appelle la loi en carré inverse, et elle indique que la force de gravité dépend du carré inverse de la distance entre deux objets. Newton pensait que cette loi pouvait également s'appliquer au Soleil et aux planètes. Il n'alla pas plus loin dans l'étude du problème de la pomme qui tombe, car il lui semblait trop complexe de calculer l'attraction engendrée par la Terre entière sur un si petit objet proche de sa surface. Il réintroduisit ces premières pensées des années plus tard dans son travail majeur, les *Principia Mathematica*.

Principia Mathematica

Vers 1679, Newton se remit à étudier le phénomène des orbites planétaires. L'idée d'une attraction planétaire basée sur le carré inverse de la distance entre le Soleil et les planètes (qu'il avait calculé beaucoup plus tôt, à Woolsthorpe) fut à l'origine d'un grand débat au sein de la communauté scientifique.

Cette loi sur l'attraction fait suite, pour le cas simple d'une orbite circulaire, à la troisième loi de l'astronome allemand Johannes Kepler, qui considère que le temps de révolution d'une planète autour du Soleil dépend de la taille de l'orbite de la planète. La loi sur l'attraction prend également en compte l'accélération centripète d'un corps en mouvement autour d'un cercle, établie par l'astronome danois Christiaan Huygens en 1673. Le problème pour déterminer l'orbite à partir d'une loi sur la force avait déconcerté tout le monde avant Newton, qui trouva la solution vers 1680.

Une première partie, préfacée par Voltaire, est publiée en 1756, sept ans après sa mort, sous la direction du mathématicien Alexis-Claude Clairaut (1713-1765). La traduction intégrale paraîtra en 1759.

Les travaux d'Émilie du Châtelet comprennent également une traduction de la *Fable des abeilles* de Mandeville (1714/23), dont elle omet des sections tout en faisant des ajouts et en rédigeant une préface. On lui doit par ailleurs des écrits sur le bonheur et la liberté, ainsi qu'une *Grammaire raisonnée*. Elle est la seule femme en France qui ait contribué à la littérature philosophique clandestine. Ce genre, florissant au xviii^e siècle, regroupe toutes sortes d'ouvrages interdits : pamphlets politiques, satires de la cour et des notables ou encore ouvrages religieux. Dans le long traité anonyme qu'elle consacre à la Bible, Mme du Châtelet passe chaque ligne au crible, de la Genèse à

l'Apocalypse. La doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament y est analysée au prisme des conceptions éthiques, philosophiques et scientifiques d'une penseuse

Cela lui inspire des commentaires assez inhabituels pour l'époque. C'est à la fois un aspect méconnu de cette grande figure des Lumières et l'un des textes les plus singuliers de la mouvance antireligieuse qu'elle incarne. Mais ses traductions et ses publications lui ont surtout permis d'exercer une influence majeure dans le discours sur les sciences à l'époque des Lumières, fondée sur l'empirisme et la raison et imprégnée d'un idéal de progrès.

Émilie du Châtelet compte au nombre des femmes dont les écrits contribuent au rayonnement des Lumières. Si les femmes jouent un rôle essentiel dans la diffusion des idées nouvelles en organisant leurs salons, Du Châtelet fait davantage encore. Elle fait partie des mathématiciens, physiciens et philosophes français qui ont révolutionné la science et changé notre conception du monde. Elle fonde à Cirey un centre de recherche qui, aux côtés des académies, s'inscrit dans le réseau des élites européennes. Elle adapte les *Principia* de Newton à la physique moderne et pose de solides bases théoriques au principe de la conservation de l'énergie. On retrouve son influence dans *l'Encyclopédie* et son engagement rationaliste joue un rôle important dans le mouvement intellectuel à l'origine de la philosophie des Lumières.

Sa philosophie.

Il faut commencer par se bien dire à soi-même et par se bien convaincre que nous n'avons rien à faire dans ce monde qu'à nous y procurer des sensations et des sentiments agréables »:

Emilie du Châtelet a atteint la quarantaine quand elle donne cette recette du bonheur. Jusque-là, elle s'est surtout illustrée par son activité de physicienne, impliquée dans les querelles autour des théories de Newton, qu'elle traduira en français, de Descartes et de Leibniz.

Ce qu'elle confie au papier en rédigeant son Discours sur le bonheur, ce ne sont pas tant des théories que des expériences.

Elle arrive au terme d'une longue liaison avec Voltaire. Si elle l'a beaucoup trompé au début, elle a tout autant souffert de le voir ensuite se détourner

d'elle pour sa nièce, Madame Denis. Elle a appris à se contenter de son amitié, qui lui restera jusqu'à sa mort. A se vouer à l'étude.

C'est de tout ça qu'elle entreprend de parler, sur un mode d'autant plus franc et décousu qu'elle n'escompte pas faire imprimer son texte, qui ne sera publié qu'après sa mort, en 1779.

Conclusion

Emilie du Châtelet est une femme exceptionnelle. Par ses travaux de physique, qui lui ont assuré une renommée européenne. Par son statut social qui lui offre, plus qu'à une autre, la possibilité de braver les préjugés. Et par l'usage très décidé qu'elle fait de cette liberté. Mais elle n'est pas la seule à s'interroger sur le bonheur : le thème est à la mode, objet d'innombrables ouvrages, traités, mémoires. Il court dans la peinture, où les images profanes ont presque entièrement remplacé les thèmes religieux, dans la littérature où le roman monte en puissance et où apparaissent les confessions, franches ou déguisées

Emilie du Châtelet empoigne cette liberté nouvelle en pragmatique. Pour elle, le bonheur consiste à expérimenter autant de plaisirs que possible et à ressentir le plus grand nombre d'émotions agréables, mêmes fondées sur l'illusion. C'est en physicienne qu'elle s'explique sur ce dernier point : l'illusion est comme l'optique qui semble déformer les objets mais en réalité nous les fait voir «tels qu'il faut que nous les voyions pour notre utilité».

Le mot est lâché : l'utilité. Il fait à la même époque fortune en politique où des philosophes font de l'utilité publique la clé de la légitimité des lois. Sur le plan privé où campe Mme du Châtelet, il s'agit d'organiser sa vie de manière à maximiser les plaisirs et à minimiser les souffrances.

Pour ce second point, la recette est connue depuis longtemps : « Modérer ses désirs et aimer les choses qu'on possède. » En recourant au besoin à la méthode Coué : « Ecartez les idées tristes et leur en substituer d'agréables » Et au diable les regrets et les remords !

Maximiser les plaisirs sans bousculer cette sage retenue est plus acrobatique. Car, estime Emilie du Châtelet, les plaisirs les plus intenses viennent des passions. Il faut donc cultiver les passions même si elles inspirent - dangereusement - de grands désirs. D'autant que « n'en a pas qui veut ».

Elle en a. A revendre. De plus tranquilles, comme la gourmandise, à laquelle elle conseille de ne mettre comme limite que le souci de sa santé - car « pour avoir des passions, pour pouvoir les satisfaire, il faut sans doute bien se porter ». De plus vertigineuses, comme le jeu qui, sans les interventions de Voltaire, l'aurait sans doute ruinée plusieurs fois. C'est une passion qu'elle sait dangereuse et incite à modérer. Mais elle ne se résout pas à la déconseiller. Car « notre âme veut être remuée par l'espérance ou la crainte ; elle n'est heureuse que par les choses qui lui font sentir son existence ».

La passion toute désignée pour ça est bien sûr l'amour. Ce qui ne va pas sans difficulté : « J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous & plus il est assuré; & cependant la passion qui peut nous donner de plus grands plaisirs & nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres.»

Dans sa vie, Emilie du Châtelet n'a guère réussi à échapper à cette contradiction, si ce n'est en recourant à une autre passion encore : celle de l'étude. Dans son Discours, elle conseille de louvoyer : s'autoriser la passion amoureuse en évitant d'en perdre le contrôle. Ménager, justement, l'illusion : comme au théâtre, « on peut ne pas aller derrière les coulisses voir les roues qui font les vols et les autres machines ». Enfin, « il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur ».

Car il ne durera pas. Contrairement à ses successeurs, qui, à partir du XIX^e siècle, imagineront un bonheur conjugal fondé sur un amour durable et partagé, elle sait que le temps presse. La passion amoureuse est vouée à s'éteindre - sauf chez quelques êtres d'exception au rang desquels elle se compte mais qui n'ont aucune chance d'être payés en retour. Elle se rabat sur de vieilles recettes : se garder de passer pour le plus amoureux des deux, feindre même, au besoin l'éloignement. Sans illusion, là aussi : « Cela ne le ramènera point, mais rien ne le ramènera »

Cette sagesse ne l'a pas retenue, à peine son Discours écrit, de se jeter à corps perdu dans un nouvel amour, non partagé, pour un séducteur médiocre, Saint-Lambert. Mais avant cette dernière passion qui lui coûtera la vie, elle a dessiné le contour d'une forme différente de bonheur.

Après avoir couru les fêtes et les bals, si en faveur à son époque, elle a partagé avec Voltaire une retraite tranquille dans son château de Cirey, en Haute-Marne. Tous deux travaillaient côté à côté, partageaient leurs réflexions autour

des repas et bornaient leur société à quelques proches. Souvent interrompu par les exils et les voyages de Voltaire, ce tête-à-tête représente alors un idéal émergent. Rousseau sera son chantre le plus véhément - et le plus paradoxal.

L'amitié dans laquelle Mme du Châtelet s'est résolue à transformer son amour pour Voltaire est de la même veine : économe, fondée sur la durée, bourgeoise en un mot. Elle dit y être arrivée « insensiblement », et si c'est un pis-aller, elle constate que « ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse ».

FIN